

L'ACCOLADE DE L'OURS

« Tu crois que le monde est divisé en deux grands groupes :
ceux qui sont honnêtes et ceux qui ne le sont pas.
Eux te diront :
ceux qui sont pris et ceux qui ne le sont pas. »

Fernand Deligny. (Graine de Crapule)

SEPT. ILS ÉTAIENT SEPT, culotte courte et chemise déchirée. Ils cherchaient tout ce qui pouvait être utile au Chiffonnier. Dans la Lixao encore déserte, la bande des *cangaceiros* avait commencé son travail. Au lever du soleil de ce dimanche matin, la grande décharge de la *Cidade de Dios* leur appartenait : ni concurrence implacable ni bagarres en perspective à cette heure si matinale.

Les sept *abandonados* passèrent la montagne de détritrus au peigne fin. Regroupés autour de Seu Ireneo dit « Le Poète », ils soulevaient les immondices, grattaient dans les sacs éventrés, écartaient les mouches et veillaient à ne pas se faire mordre par les rats.

La brume flottait encore par nappes, mais le soleil de ce quartier *carioca* commençait à frapper fort. Tête baissée, armés de bâtons, les sept *cangaceiros* inspectaient toujours aussi minutieusement chaque coin du déversoir et quadrillaient toute la zone que Le Poète leur avait assignée.

Mais les visages ronds et basanés commençaient à trahir la fatigue. Seu Ireneo savait qu'il lui faudrait ramener tout son monde à la *barraca*, négocier avec le Chiffonnier, puis redescendre en ville pour y aller mendier. Il devait économiser les forces de chacun, devancer tout signe de mécontentement s'il voulait continuer à maintenir l'indispensable cohérence du groupe. Éviter la grogne, lâcher du lest. Pour survivre. Il décida d'écourter les recherches.

« Que chacun prenne son sac, cria-t-il d'une voix cassante. Allons faire le tri ! »

Les *cangaceiros* relevèrent la tête docilement. Dans leurs yeux rougis et ensommeillés, il y avait du soulagement et une reconnaissance très perceptible envers leur chef. La bande se mit en marche et suivit Le Poète en se rangeant en file indienne. Chacun roula son sac et le cacha en boule sous sa chemise. Le Poète fit signe à Pivete de venir à sa hauteur. Le plus petit des *abandonados* quitta l'arrière du groupe et dépassa ses compagnons en enjambant avec souplesse les monceaux d'ordures de la décharge.

Pivete était le plus malin des *cangaceiros* et sa petite taille était un atout de premier ordre pour le groupe. Avec lui, la bande avait pu engranger du riz pour plus de deux semaines. Le Poète l'avait utilisé pour passer dans les trous de souris de l'école San Crista Vão et piller les réserves de la *merenda*. Pivete était revenu de la cantine scolaire avec quinze kilos de riz cachés dans deux cartables qu'il avait subtilisés. Les maisons du *Morro* et les épiceries du haut de la ville n'avaient pas de secret pour lui. « Même en prison, plaisantait Le Poète, il aurait été capable de passer à travers les barreaux. »

« Qu'as-tu ramassé ? demanda Seu Ireneo.

— Le menu est bon pour un dimanche matin : du cordage,

des prises de courant, deux rouleaux de fil électrique et des casseroles percées, dit Pivete en reniflant.

— Dès notre arrivée à la *barraca*, je rassemble le trésor d'aujourd'hui et je prends Ferrugem avec moi pour négocier avec le Chiffonnier. Tu prends Zicco avec toi pour la corvée de l'eau. Je veux que tout le monde soit propre pour la descente en ville. Compris ? »

Dès la première rencontre avec Le Poète au Maracanà trois mois auparavant, Pivete avait admiré la détermination, les ruses et la connaissance du monde de son chef. Son visage rayonna : il venait de gagner totalement l'estime et la confiance de Seu Ireneo.

À leur arrivée dans la favela, les *cangaceiros* continuèrent de marcher en groupe, vigilants et silencieux, serrant leurs sacs sur leurs frêles poitrines. Ils se faufilèrent entre les planches de bois et les tôles abandonnées puis se glissèrent le long des murs sales avant de déboucher sur la courette de la *barraca*. Le Poète fit le guet puis les introduisit un par un en jetant un regard inquiet sur les cabanons des alentours. Il ne fallait en aucun cas qu'une bande rivale vienne renifler leur butin.

Ferrugem rassembla les sacs et rejoignit Le Poète. La transaction avec le Chiffonnier leur rapporta cent cinquante cruzeiros.

UNE HEURE PLUS TARD, les sept *cangaceiros* étaient méconnaissables. Ils quittèrent la *barraca* peu avant midi et laissèrent derrière eux l'amoncellement infini des mesures en bois, le chaos des planches et le borbier des ruelles. Ils descendirent le *Morro* sans se presser, comme si le but de leur balade avait été la messe dominicale de l'église Santa Luiza.

Sept petits enfants de chœur, méconnaissables, avec leurs chemises blanches et leurs pantalons aux plis impeccables. Seu Ireneo leur avait répété qu'il fallait passer inaperçus dès qu'ils s'approchaient des quartiers chics. Pour cela, ils ne devaient pas ressembler aux *favelados* qui peuplaient les kilomètres de plages d'Arpoador et de Castelinho.

Ainsi, ils avaient toutes les chances d'éviter le *Deposito* où la police de la ville ne manquerait pas de les traîner.

L'autre danger était de ne pas se faire repérer par les « Anges Gardiens » qui allaient et venaient en bordure de plage et sur les *avenidas* du centre ville. Ces experts en arts martiaux, salariés des luxueux hôtels du bord de mer et des boutiques élégantes, nettoyaient le quartier sans faire de détail.

Pour Le Poète qui n'avait de cesse de prodiguer ses conseils de prudence, la ruse consistait à ranger les guenilles pour avoir accès aux plages où, discrètement, chaque *cangaceiro* s'emparait là d'une serviette de bain, ici d'un paquet de cigarettes ou d'un briquet. Ils se donnaient généralement une heure pour ratisser le sable et trouver quelque objet de valeur à monnayer par la suite.

Ce dimanche-là, ils partirent du *Monumento Cinco de Julho* et longèrent *Ipanema* jusqu'au *Morro do Lome*. Ils ramassèrent deux porte-feuilles et subtilisèrent trois sacs de plage à des baigneurs insouciant.

Le Poète et sa bande évitèrent les changeurs ambulants, les faux marchands de glace et les vrais vendeurs de *maconha*. Seu Ireneo poussa un gros soupir de soulagement lorsqu'il vit la troupe entière se regrouper sans dommages au *Ponta do Lome*. Un mois auparavant, il avait attendu Ninguém en vain. L'*abandonado* n'avait jamais rejoint le reste de la bande au point de rencontre convenu. Le Poète se souvint l'avoir enrôlé en découvrant par hasard son habileté manœuvrière au cours d'une rapine que le jeune garçon effectuait sur le *Morro*. Ninguém livrait jusqu'alors la *maconha*, mais sa rencontre avec Seu Ireneo l'avait décidé à abandonner

ce rôle d'*avionzinho*. Il était probable qu'il s'était mis à dos la bande avec laquelle il avait l'habitude de travailler. Et pour cela, Ninguém avait payé le prix fort.

Le Poète partit aussitôt chercher de quoi manger dans une *lanchonete*. Il ramena des *churrascos* et des *frangos* accompagnés de riz, une bouteille de bière et des fruits verts. Et dans l'autobus qui les déposa au gigantesque *Estadio Mario Filho*, chaque *cangaceiro* eut droit à sa cigarette du dimanche.

ILS ATTENDAIENT CE MATCH depuis des mois. L'excitation avait déjà gagné tout le quartier de *Sao Cristo Vao* et les chants des supporters résonnaient sous les arcades bétonnées du *Maracanã*. À leur descente du bus, les *cangaceiros* n'avaient d'yeux que pour les couleurs de leur équipe : le *Flamengo*. Aujourd'hui, plus que jamais, le *Fla* allait avoir besoin de leurs encouragements : le *Fla* rencontrait le *Fluminense*.

« *Fla-Flu* » : le sommet du championnat, la revanche d'un match aller perdu, la rencontre pour laquelle ils allaient dépenser la totalité de leurs écots. Car ce qui avait réuni les membres des *cangaceiros* n'était pas la pauvreté, la misère ou le dénuement, pas même l'absence de tout soutien familial. Non. Après le décès de sa mère, Seu Ireneo - dit Le Poète - fervent supporter de la *Torcida Defio Jovem* avait décidé de constituer sa bande à partir de son amour partagé du *Fla*. L'amour du rouge et noir, les deux couleurs fétiches du club. Pivete, Zicco, Ferrugem, Caetano, Moleque et Negrinho plaçaient eux aussi le *Fla* au-dessus de leurs propres vies : ils étaient prêts à le défendre partout et en toutes circonstances. À tour de rôle, ils avaient prêté

serment devant l'exergue épinglé sur une des planches de la *barraca* du Poète.

« *J'éprouverai une profonde tristesse*, disait la première phrase du poème. *J'éprouverai une profonde tristesse si le Flamengo disparaissait du monde.* »

Des grappes humaines sautaient des tramways en marche et des autocars multicolores avant de se retrouver autour des braseros où l'on vendait des saucisses au piment et des *camarros*. Des mulâtres, le torse nu, chantaient en brandissant les drapeaux géants du *Fla*. Les revendeurs proposaient leurs billets sans se cacher. Immobiles contre les enceintes bétonnées, les gardes à cheval discutaient avec les membres du corps militaire des *Bombeiros* ou observaient les *filas* qui s'allongeaient devant les guichets.

« Voilà le père Ruben, lança Zicco. Il nous attend !

— Oui, renchérit Ferrugem, il est bien là, le Vieux ! (*Ferrugem pointa son index vers une des entrées imposantes du stade où s'étaient réunis les premiers torcedores du Fla.*) Il a un nouveau chariot, on dirait ! »

Assis sur un siège pliant, le vieux bonhomme noir était indifférent à l'agitation des abords du stade. Il était plongé dans le supplément dominical du *Jornal do Brasil* et lisait le compte-rendu de l'avant-match. Il gardait néanmoins un œil sur son chariot cadenassé. Le père Ruben était un des plus anciens du stade *Maracanã*.

Il avait participé aux travaux du temple de 1948 à 1950 et avait connu le premier *Flamengo* d'avant-guerre. Il avait été des premiers organisateurs de *Torcidas*. Pour de nombreux *Rubo-negros*, il était une figure légendaire du club. Parfois, dans la *multidão*, il y en avait quelques-uns qui venaient lui demander un autographe.

Depuis une année, il avait en charge une partie de la *Torcida Desafio Jovem* à laquelle appartenaient les sept *cangaceiros*.

« Ah, vous voilà, *meninos* ! dit-il en pliant son journal.

Seu Ireneo s'approcha de la charrette peinte en rouge et noir et en caressa la ligne clinquante.

— Te voilà patron de supermarché ! fit-il dans un sifflement admiratif.

Le père Ruben acquiesça.

— Les affaires marchent bien ! (*Le vieux se pencha à l'arrière et ramassa sa bouteille de cachaça. Après en avoir bu une lampée, il se leva, décidé, étonnant de vigueur.*) Allez, au travail ! cria-t-il d'un ton sec et autoritaire. »

Seu Ireneo et Caetano héritèrent des drapeaux et des pétards. Ferrugem, Zicco et Negrinho s'occupèrent de la vente du riz, de la poudre et des confettis. Pour les écussons du club et le journal de la *Torcida*, le sort désigna Pivete et Moleque.

Deux heures et demie plus tard, le père Ruben leur remit les billets d'entrée du second niveau après avoir prélevé sa quote-part sur les ventes. Le Vieux, intransigent et calculateur d'ordinaire, se laissa aller à faire passer sa *cachaça*.

« C'est ton jour de bonté ? dit Pivete en s'emparant de la bouteille.

— Hé ! Hé ! Doucement ! Une gorgée seulement !

— La gorgée qui portera chance au *Fla* ! » lâcha Zicco en faisant un bras d'honneur dans le dos du vieil homme.

Et chacun de lever la bouteille bien haut, suppliant le Seigneur d'apporter la victoire au *Fla*.

« FLA VA DONNER LA LEÇON AU FLU »

LA BANDEROLE que la *Torcida* déploya s'étalait sur tout le virage sud du second niveau. Une partie des *torcedores* s'agitait sur le rythme des sambas. D'autres frappaient sur les boîtes de conserves. Chacun reprenait l'air du *Fla*.

« Olé, Ola !
Ô Fla ! Ô Flamengo !
Esta botando pra quebrar. » (1)

Une demi-heure avant le coup d'envoi, les joueurs du *Flu* vinrent s'échauffer derrière les buts de l'aile sud. Lorsqu'ils s'approchaient du large fossé qui entourait la pelouse, ils essayaient les injures, les quolibets et les huées de toute la *Torcida*. Puis une grande clameur monta du stade tout entier. Les bannières géantes et les banderoles colorées se déployèrent. On lança le riz, on lâcha les coqs et les colombes ; les fusées sillonnèrent le ciel et atterrirent aux pieds des joueurs. Les trois quarts du *Maracanã* venaient de saluer l'arrivée des joueurs du *Flamengo*.

Emportés par la foule, grisés par les cris et les hurras, Pivete et Caetano se hissèrent sur la balustrade bétonnée et se soulagèrent sur les travées en contrebas.

« Pissez-leur dessus ! *Fla ! Fla ! Fla !* » crièrent-ils en chœur.

Pour eux, pas de doute : le *Fla* allait tout casser.

IN'Y EUT PAS DE MATCH. Le *Fla* prit sa revanche en marquant trois buts dans un premier quart d'heure de folie. Les offensives des *Rubonegros* eurent facilement raison de la défense mal organisée du *Fluminense Football Club*. Drapeaux en berne, les *Torcidas* vertes et rouges n'eurent guère l'occasion de s'enthousiasmer tant le jeu de leur équipe resta indigeste tout au long de la partie.

Dans la tribune opposée, les *cangaceiros* ne cessèrent de chanter jusqu'au coup de sifflet final. Une fois hors de l'enceinte du stade, ils croisèrent quelques supporters adverses. Des rires moqueurs puis des injures plus graves furent échangés. Il y eut ensuite des cris. Dans les *filas* qui se défaisaient aux points de sortie, des coups de poing et des *potapés* créèrent la confusion.

Une bande descendue de la *Baixada Fluminense* prit à partie des supporters du *Flamengo* et provoqua Seu Ireneo et les *cangaceiros* en leur lançant des boîtes de bière vides. L'atmosphère devint subitement tendue et chargée d'électricité. Pivete mit ses mains en porte-voix et hurla :

« *Ladraos ! Ladraos ! Ladraos !* »

Le chef de la bande adverse recula de quelques mètres et cria furieusement :

— Qui êtes-vous, impuissants, mauviettes, va-de-la-gueule ?
Nommez-vous !

Caetano avait sorti son couteau et s'agitait nerveusement.

— Nous sommes les *cangaceiros* de la *Torcida Desafio Jovem*. (Il fit de grands moulinets avec son bras et incitait

ses adversaires à venir combattre.) Allez ! Allez, rentrez dans la danse !

Derrière lui, Pivete était revenu à la charge. Il leva les trois doigts de sa main droite :

— Trois ! cria-t-il. Trois fois qu'on vous a mis !

Le chef de la *Baixada* contint la colère de sa troupe. Il eut un rire mauvais avant de se replier.

— Souvenez-vous, *bandidos*, pour l'armée de Dico Louco, le match n'est pas fini. »

LES SEPT MEMBRES de la bande des *cangaceiros* sortirent de *Sao Crista Vao* par la *Rua Barao de Mesquita* et gagnèrent le *Morro* à pied. Lorsque le groupe entreprit la montée de la rue centrale du bidonville, la nuit était déjà tombée sur la colline. Les *abandonados* évoquèrent encore avec joie leurs démêlés victorieux avec les supporters du *Flu* et poussèrent quelques chants à la gloire de leur équipe préférée.

Des échos de sympathie et de soutien au *Fla* s'élevèrent de derrière les deux monticules de terre tassée qui bordaient la rue. Un homme ivre, une bouteille d'eau-de-vie à la main, sortit sur son balcon de planches branlantes et les accompagna jusqu'à mi-pente en titubant puis disparut.

Sitôt arrivés à la barraca, les sept *cangaceiros* étalèrent leurs cartons sur le sol et déplièrent leurs journaux. Épuisés mais ravis, cinq d'entre eux s'endormirent en revivant les plus

belles actions du match dans leurs têtes. Seuls Le Poète et Pivete tenaient encore leurs yeux ouverts. Enveloppé dans son carton souple, Seu Ireneo regardait fixement les ondulations de la tôle au-dessus de sa tête.

« Aujourd'hui, dit-il pensivement, le *Fla* avait la *Furia Francesa*.

Pivete s'enroula dans son drap troué, rayé noir et rouge et se tourna vers Seu Ireneo.

— Tu parles souvent de *Furia Francesa*, Poète ! Qu'est-ce que c'est ?

Les mulots et les rats cavalaient dans tous les sens et farfouillaient dans les ordures qui couvraient le toit.

— La France. Le jeu français.

— C'est où la France ? À côté des États-Unis ? En Amérique ?

— Un pays d'Europe. On y aime le football, le panache dans les offensives !

— Il y a de grands footballeurs là-bas ? demanda Pivete en clignant des yeux.

— Non, mais ils ont des poètes.

— Et que connais-tu d'autre de la France ?

— Ils nous ont battus en 86 !

— Je m'en souviens...

— Eh, menteur ! Tu n'étais même pas né ! coupa Le Poète. (*Dans la pénombre, il continuait d'observer la poutre centrale qui tremblait au moindre déplacement des rongeurs. Il se dit qu'il était temps de la remplacer s'il ne voulait pas voir le toit de la barraca s'écrouler.*)

— Ben... c'est le père Ruben, se défendit Pivete. Il m'a raconté que ce jour-là, la défaite avait puni notre sottise.

Seu Ireneo hochà la tête.

— Ce fut bien pire en 82 ! (*Le Poète revoyait les larmes dans les yeux du vieil homme à la simple évocation de l'élimination de la Selacção. Le père Ruben avait été pris d'une terrible saudade lorsque l'avant-centre italien intercepta la mauvaise relance de Cerezo pour Leandro et s'en était allé battre Valdir Perez pour la deuxième fois.*) Ce fut bien pire en 82 ! Ah oui ! » répéta Seu Ireneo.

Mais Pivete n'écoutait plus. À l'instar de ses cinq autres compagnons exténués, il s'était profondément endormi.

Seu Ireneo - dit Le Poète - ne s'imaginait alors pas que les six *cangaceiros* présents, enroulés dans les drapeaux du *Fla*, ne se réveilleraient jamais plus.

CAPETA, le second de Dico Louco, se glissa silencieusement dans le coin de la *barraca* où dormaient Negrinho et Moleque et serra sans trembler le filin d'acier autour de leurs cous. Les deux *abandonados* moururent côte à côte sans avoir esquissé le moindre geste de défense. Mané s'occupa seul de Zicco mais Corumba eut besoin de l'aide de Trombineiro pour rendre complètement hermétique le sac plastique avec lequel il étouffa Caetano. Ferrugem tendit l'oreille au tintement clair et régulier des cloches de l'église *San Feliu* toute proche et compta jusqu'à onze dans son sommeil. Il n'écouta pas le douzième coup car il cessa de vivre à minuit pile.

Pivete crut qu'un rat l'avait mordu dans le haut du dos. Il lâcha une dernière injure avant de mourir étouffé dans les replis du drapeau du *Fla*.

Dico Louco et Gato sautèrent sur Le Poète et le maîtrisèrent sans difficultés.

« Écarte-toi, Gato, je me le réserve ! »

Dico Louco alluma sa torche électrique et promena le faisceau lumineux de sa lampe à l'intérieur de la *barraca*. Ses cinq compagnons avaient fait du beau travail. Face contre terre, Seu Ireneo ne pouvait plus bouger. Le pied droit de Dico Louco exerçait une pression continue sur sa nuque. Le nez dans la rigole, Le Poète commençait à avoir un goût de terre dans la bouche et respirait difficilement.

« Préparez la corde ! »

Capeta et Mané obéirent aussitôt à leur chef en attachant solidement les mains du Poète dans le dos. De son côté, Gato enroula l'extrémité de la corde autour de la poutre de soutènement. Dico Louco glissa lui-même le nœud autour du cou de Seu Ireneo et resserra le lien pour maintenir le chef des *cangaceiros* à sa merci.

« Je tiens à te présenter mes amis du *Flu*, dit-il d'une voix douce. Gato... Capeta, Trombineiro, Mané, Corumba ! (*Chaque membre de la bande fit une discrète courbette puis recula vers le trou de l'entrée de la barraca.*) Et Dico Louco pour te servir ! (*Et comme pour marquer son importance, Dico Louco exerça une violente poussée sur la grosse corde. Seu Ireneo émit un gémissement et se hissa sur la pointe des pieds pour échapper à la tension du cordage.*)

— Il attend le coup de sifflet final, ironisa Gato en allumant une cigarette.

— Nous boirons à ta santé au bar de la *Pelada*, rajouta Mané en passant son flacon de *cachaça* à Trombineiro.

Un pied sur le seuil de la *barraca*, Gato prêtait l'oreille aux bruits de l'extérieur. Un chien aboya au loin et une colonie de rats courut dans la rigole, le long du mur.

— Dépêchons-nous, Dico ! Nous ne sommes pas à Laranjeiras, ici ! Ce n'est pas notre territoire, dit-il d'un ton inquiet.

Dico Louco avait saisi la corde et l'avait fermement enroulée autour de son poignet gauche. Il écarta ses jambes et tira sur ses bras en jouant plusieurs fois avec la solidité du nœud. Ainsi assuré dans sa prise, il s'adressa à Seu Ireneo :

— Tu n'oublieras pas de dire au Bon Dieu que les gens du *Fhu* sont les plus forts. »

Et il tira sur la corde.

ENCORE EN PEIGNOIR DE BAIN, Roberto Quiler, un des inspecteurs généraux de la Sécurité Publique de la ville de Rio, s'attabla devant le copieux petit déjeuner que lui avait préparé Nina, la gouvernante de son fils. Comme à son habitude, la femme de l'inspecteur était déjà partie pour l'université. Au cours de cette semaine, elle devait prendre en charge une demi-douzaine de sociologues qui allaient traiter de la question épineuse et très controversée de la « sécurité et de la délinquance juvénile dans l'État de Rio ».

Le policier carioca déplia le *Jornal do Brasil* et délaissa les titres des premières pages. Il se plongea dans les colonnes intérieures et s'arrêta à la rubrique sportive. Il eut à peine un regard pour les immeubles cossus d'Urca et la courbe

magnifique de Guanabara qui s'étendait derrière les rideaux des larges porte-fenêtres du salon.

Roberto Quiler compara attentivement les résultats de la journée du championnat de la veille avec les pronostics inscrits sur sa feuille de jeu. En buvant son verre de *guarana*, il vérifia à nouveau s'il ne s'était pas trompé. Une vraie déroute : il n'avait que deux résultats justes sur les seize possibles.

Il attaqua alors ses *fios de ovos*. À peine en avala-t-il une bouchée que le téléphone sonna. Nina, la gouvernante, lui apporta le combiné puis se retira aussitôt dans les étages.

« Ici Roberto Quiler, lâcha-t-il laconiquement. J'écoute.

— Il y a eu un massacre... cette nuit... à la *Cidade de Dios*. Six *abandonados* ont été retrouvés étouffés dans une des *barracas* du *Morro*. Seul le plus âgé d'entre eux a réussi à s'en tirer. On l'a amené en urgence à Miguel Couto.

Roberto Quiler reconnut la voix empreinte de nervosité de Rubio, son premier officier. Il regarda sa montre.

— Donne-moi une heure, Rubio.

— D'accord. Une infirmière vous attendra. Troisième étage... Service de pédiatrie... Oui, Patron, le même n'a que dix ans. »

AU BUREAU DES ENTRÉES de l'hôpital Miguel Couto, Roberto Quiler vit s'avancer droit sur lui une jolie forme élancée, toute vêtue de blanc : bonnet blanc, chemisette blanche, jupe crème.

« Maria Dos Santos, infirmière-chef du troisième, se présenta-t-elle. Je vous attendais, inspecteur. Le *menino* se remet tout doucement. Il va pouvoir sortir rapidement.

Ils empruntèrent un long couloir sous l'éclairage cru des néons. Roberto Quiler se laissa guider dans le dédale des corridors, des portes et des encoignures jusqu'à l'ascenseur où ils croisèrent deux brancardiers.

— Seu Ireneo a déliré une bonne partie de la nuit, dit l'infirmière. Il a parlé d'un certain Dico Lougo... Dico Louco...

— Oui, une bande de Duque de Caixas, fit Roberto Quiler en hochant de la tête d'un air entendu. Mais qu'est-il arrivé au juste ?

— Ils ont voulu pendre le *menino* après avoir tué les six autres. (*Maria Dos Santos leva les yeux au ciel en signe d'impuissance puis continua en réprimant un haut-le-cœur.*) Celui-ci en a réchappé... juste une vilaine blessure au cou. La poutre centrale de la *barraca* était mal scellée et n'a pas supporté le corps du *menino*. Sous son poids, le toit de la maison s'est écroulé. Un vieil homme de la *favela* est allé chercher un docteur qui nous a aussitôt alertés. Les premiers secours sont arrivés très rapidement. Les blessures autour du cou ne sont heureusement pas très graves.

— Le *menino* peut parler ?

— Il a difficilement avalé la *guarana* de ce matin, mais il peut parler... pour ça, oui, il peut parler ! Savez-vous qu'il peut réciter des poèmes entiers des Parnassiens et des Romantiques ?... En langue française !

— En français ?... Mais il délire toujours, votre *menino* !

— Non, inspecteur, sa fièvre est tombée. Le Poète a tous ses sens ! (*L'infirmière esquissa un sourire.*) En français ! En français, je vous dis ! (*Elle marmonna ainsi jusqu'à la chambre 12 du troisième. Elle en poussa vigoureusement*

la porte et désigna la frêle silhouette ramassée sur une chaise en fer.) Eh bien, voilà le phénomène ! »

UNE HEURE PLUS TARD, Roberto Quiler, accompagné du *favelado*, entra dans son bureau, offrit une chaise au *menino* et l'invita à s'asseoir. La pièce sentait le tabac, mais l'inspecteur qui avait sorti une cigarette de son paquet ne l'avait pas encore allumée. Assis à son bureau, il jouait avec son briquet et regardait distraitement la tasse de café qu'il avait fait monter. À la vue du *cafezinho*, il susurra une chansonnette à la mode dont il n'avait retenu que le refrain :

« A Criancinha é bonitinha
O Cafezinho é gostozinho. » (2)

Le policier carioca but une gorgée de son café brûlant et sembla attendre le coup de fouet de la caféine pour démarrer l'entretien avec Seu Ireneo.

« Eh, tu n'es guère bavard, *menino* ! (*Roberto Quiler secoua la tête comme pour dire au Poète qu'il comprenait les raisons de son silence prolongé.*) Je sais, poursuivit-il avec conviction et douceur, que les enfants des rues disent des tas de choses sur le Service de la Sécurité Publique mais ici, tu n'as rien à craindre ! Je ne te laisserai pas au *Deposito*.

Le Poète s'agita sur son siège en cuir élimé et dit d'une voix rauque :

— Que me voulez-vous ?

— Nous voulons savoir où se trouve la bande qui a massa-

cré tes amis ! (*L'inspecteur choisit de ne pas fumer. Il rangea la cigarette dans son paquet à moitié vide.*) À l'hôpital, tu as parlé de Dico Louco !

— Je n'ai rien dit de tout ça, protesta énergiquement Le Poète en caressant de sa main les marques profondes de son cou.

— Nous pouvons faire un marché. Tu me dis où retrouver Dico Louco et je ne te retiens plus. (*Roberto Quiler but une gorgée de son cafezinho trop sucré puis écarta la petite tasse. Il mit en route la machine à écrire et insista.*) Tu seras libre comme le vent ! »

Mais le stratagème de l'inspecteur n'eut pas les effets escomptés. Le policier se leva pour dissimuler son irritation. Il effaça adroitement les plis de son pantalon et gagna le coin de la pièce où se trouvait une petite bibliothèque dans laquelle s'entassaient en désordre des livres de droit pénal et des documents juridiques. Roberto Quiler se laissa attendrir par un joli cadre posé sur la plus haute des étagères : c'était la photographie d'un jeune garçon souriant en tenue de footballeur. Debout, un ballon à ses pieds, son fils avait revêtu le maillot de son club : le *Botafogo*. L'inspecteur abandonna sa rêverie, revint vers son bureau et prit un ton neutre pour demander :

« Pourquoi t'appelle-t-on Poète ?

Le *menino* releva la tête fièrement et parla en détachant soigneusement ses phrases. Chaque effort semblait raviver la douleur.

— Ma mère a longtemps travaillé chez un diplomate français. Elle y a appris les poésies qu'elle m'a récitées des années entières. Lorsque la famille est repartie pour l'Europe, ma mère s'est laissée aller à la *cachaça*.

— Sais-tu où elle se trouve maintenant ?

— Au cimetière de Caju, à dix pieds sous terre, grimaça Seu Ireneo en portant à nouveau sa main sur les sillons creusés sur sa gorge.

L'inspecteur quitta sa chaise et se rapprocha de l'*abandonado*.

— Et ton père ?

L'enfant dévisagea l'inspecteur et haussa les épaules.

— Qu'est-ce que c'est, un père ?

Roberto Quiler passa derrière Seu Ireneo et lui tapota l'épaule. Il lui donna l'*abraço*, l'accolade des ours, comme si ce geste amical inaugurerait une vraie complicité et une mutuelle reconnaissance. Le policier revint lentement s'asseoir à son siège et obtint dans la minute qui suivit tous les renseignements sur la bande à Dico Louco.

— Ils ont parlé du bar de la Pelada, articula difficilement Seu Ireneo.

— Je connais l'endroit. Quartier de Laranjeiras.

Roberto Quiler dactylographia la déposition du jeune garçon sur-le-champ avant de la lui tendre.

— Tu sais lire ?

— *Sim leitura*, répondit l'enfant en paraphant le bas du document officiel.

— Eh bien, va, tu es libre ! Ta vie est comme le vent. Rien ne te retient !

Le *menino* s'était déjà levé et précipité vers la sortie.

— Oh, ironisa-t-il, il y a aussi des poètes dans la police !

L'inspecteur eut un sourire bienveillant :

— Prends garde à toi ! conseilla-t-il. (*Et, devant le haussément d'épaules de Seu Ireneo, il rajouta.*) Tu crois que les poètes ne meurent jamais, c'est ça ?

— La vie des poètes est courte, mais la poésie dure longtemps. La vie des poètes est dure, insista le jeune *favelado* avant de claquer la porte derrière lui, mais la poésie court toujours ! »

Roberto Quiler ne s'attarda pas sur les rodomontades de l'*abandonado*. Il avait saisi la déposition signée et l'avait déjà mise en boule. Le geste fut impeccable et la courbe du lancer parfaite. La feuille de papier froissé atterrit six mètres plus loin, à l'endroit exact où se trouvait le récent cadeau offert par son équipe d'officiers de police : une poubelle gris métallisé, constellée d'écussons du *Botafogo* du plus bel effet.

ROBERTO QUILER QUITTA le bâtiment central après son service et traversa la cour à pas décidés. Il salua l'agent en faction sous la guérite de l'entrée et gagna l'avenida Vargas. Il repéra rapidement une cabine téléphonique publique et s'y glissa. Il inséra dans l'appareil un des nombreux jetons qui alourdissaient régulièrement ses poches de pantalon. Il composa le numéro.

La sonnerie grésilla dans son écouteur, aussitôt interrompue par la voix neutre d'un inconnu :

« Allô ?

— C'est toi ? Paulinho de l'Escadron ? interrogea le policier.

— Pour vous servir, Patron !

L'inspecteur général de la Sécurité Publique referma complètement la porte de la cabine, car le grondement infernal des moteurs de voitures couvrait la voix de son correspondant.

— Bon, dit-il en jouant négligemment avec les jetons qu'il tenait dans sa main, il va falloir brûler des archives.

— Oh ! Faire du nettoyage ! Pour ce soir ?

— J'ai retrouvé la bande à Dico Louco.

L'intérêt de l'homme de l'Escadron fut aussitôt éveillé.

— Voilà deux mois qu'on cherche ces fumiers ! grogna-t-il. Ils ont déserté Duque de Caixas et depuis ce temps, ils ne nous payent plus leurs dîmes...

— Je sais tout ça, Paulinho !

— Un sacré paquet de fric qu'ils nous doivent, insista l'homme au bout du fil. Dico Louco, Gato... (*Il égrena le nom des membres de la bande avec colère puis chercha en vain le dernier.*) Mané, Capeta et... et...

Roberto Quiler lui vint en aide.

— Trombineiro !

— Ouais, Trombineiro !

— Et j'ai appris, continua l'inspecteur, que ce sont tous des supporters du *Flu* !

— *Ladraos ! Ladraos ! Vendidos !* Des enflures ! cria Paulinho avec rage. (*Puis il se rappela quelque chose d'important et sa colère tomba tout aussi vite.*) Au fait, tu as vu, le *Botafogo* revient au classement !

— Je n'avais pas prévu leur victoire sur les *Paulistas*, soupira Roberto Quiler.

— Et tes pronostics ?

— Rien. Deux sur seize.

— Allons, ne te laisse pas abattre, dit l'homme de l'Escadron d'une voix compatissante. Le carton plein, c'est pour tout à l'heure ! (*Paulinho ne put s'empêcher un grand éclat de rire à son bon mot.*)

— Tâchez de viser juste ! La bande de Dico Louco n'est pas facile.

— Si on ne s'en sort pas, on appellera Police-Secours !

— Vous trouverez les *meninos* autour du bar de la Pelada à Laranjeiras, coupa Roberto Quiler agacé par la désinvolture de son correspondant. Ils rôdent par là-bas ces temps-ci. Ce sont des archives à brûler pour ce soir. Tu as bien noté ?

— Sois tranquille, Roberto ! On n'en saura jamais rien... Il ne restera même pas les cendres !

Par la porte vitrée de l'*orelhão*, l'inspecteur carioca observa un des nombreux *biscateiros* qui proposait chewing-gum, cigarettes et boutons de l'autre côté de l'*avenida*.

— Ils descendent à présent jusqu'au cœur de la ville et apportent la peste avec eux » fulmina-t-il. (*Il se retourna et passa le combiné à son autre oreille.*) Tu diras aux amis que je ne peux pas être de la partie, lâcha-t-il durement, et que je regrette bien.

— Rien d'autre, Roberto ?

Le *biscateiro* n'était plus seul. Dans son champ de vision, le policier en compta cinq qui se disputaient l'attention des passants.

— Ah ! J'allais oublier...

— Je t'écoute !

— Il y a aussi un certain Seu Ireneo, un *menino* qui se fait appeler Le Poète. Vous le trouverez à *Cidade de Dios* !

— Si près de toi, Seigneur ! chantonna Paulinho.

— Le Poète ! s'impacienta Roberto Quiler. *Jurado do morte.*

— Dieu ! s'exclama l'homme de l'Escadron. On ne va pas s'embêter ce soir !

— Eh bien, bonne promenade, Paulinho. *Adeus !* »

Roberto Quiler reposa le combiné sur sa fourche et récupéra les *fichas* qu'il avait déposées sur la tablette en fer blanc. Il poussa la porte de l'*orelhão* et se retrouva dans les bruits et les encombrements de l'*avenida Vargas*. Il regarda sa montre et s'en voulut de n'avoir pas écourté la conversation avec Paulinho. L'inspecteur de la Sécurité pressa le pas jusqu'à la station de métro *Uruguaiana*. Un quart d'heure plus tard, il s'installa dans la rame qui le ramenait à *Urca*.

Il espérait seulement qu'il arriverait à temps pour son gosse et qu'il ne serait pas en retard pour le conduire à son entraînement de football.

(1) « Ô Flamengo, Ô Flamengo va tout casser. »

(2) « Le petit enfant est tout beau,
le petit café est tout bon. »